

L'OMNIBUS paraît tous les Mercredi et Samedi de chaque semaine et est vendu dans les rues pour trois sous; on reçoit aussi des souscriptions au prix de une piastre et demi par an, les six premiers mois gratuits d'avance.

On ne reçoit pas d'abonnement pour moins de six mois.
On reçoit aussi des annonces

L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

Bureaux et administration, 25 rue Saint-Vincent.
Toutes lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.
Toutes lettres, correspondances ou communications quelconques de ceux qui s'adressent à L'OMNIBUS, à M. FERRAS, imprimeurs-éditeurs.
L'OMNIBUS est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

Montréal, Mercredi, 25 Juillet 1860.

ARRIVÉE DU PRINCE DE GALLES.

Nous avons reçu hier soir le télégramme suivant :

St. Jean-de-Terre-neuve, 23 juil. à h. 30.

Deux grands steamers sont en vue. Ce sont, sans aucun doute, le *Itéro* et le *Triadine* avec le prince de Galles.

Ma foi, il est bien temps que Son Altesse Royale arrive. Depuis qu'elle nous a promis sa visite, que n'a-t-on pas fait ou ne fait-on pas en vue de ce jour bien-heureux ! Les marchands de toutes sortes ont profité de cette circonstance pour emboucher la trompette de la réclame... à défaut de celle de la renommée, et les journaux sont remplis de ces annonces pyramidales, incroyables, et inimaginables, dont l'*Omnibus* aura occasion de citer quelques unes. On vend de la marchandise, vieille, fanée, passée de mode, dont personne n'a voulu, pour de la neuve, pour de la magnifique ! Qu'est ce qui produit cette métamorphose subite dans l'opinion de l'acheteur et dans la bonne foi du vendeur ? L'arrivée du prince de Galles.

Des photographes ingénieux tirent votre portrait, après vous avoir fait *poser* en plein soleil, et au lieu de vous demander pour leur peine 3, 4, 5 ou 6 dollars, ils se contentent D'UN DOLLAR... toujours en l'honneur du prince de Galles !

Nous sommes d'avis que le prince doit se hâter d'arriver à Montréal qu'il attend avec une anxiété fiévreuse, car, pour peu qu'il tarde.... bien des gens se ruineront en enrichissant ceux qui, spéculant sur sa visite, semblent perdre sur des marchandises dont ils sont en réalité bien heureux de se débarrasser!...

Mais, trêve de plaisanteries. Montréal prépare des fêtes splendides à l'héritier de notre Reine. Que le jour de l'arrivée du prince, tous les dissentiments s'apaisent, que toutes les inimitiés cessent. Soyons unis, montrons au prince que nous sommes forts, car l'*Union* fait la force. Que l'immense famille canadienne se groupe en un seul faisceau, et nous donnerons une haute idée du travail, de l'intelligence et de l'énergie dont nous avons hérité de nos pères. Nous ne devons pas porter envie aux Anglais, mais nous ne devons leur céder en rien. Nous sommes ici chez nous; qu'on se le rappelle ! Préparons-nous donc à faire dignement les honneurs de notre pays à celui qui ne manquera pas de raconter à sa mère qu'au lieu de trouver au Canada une race *inférieure*, dans la population française, il n'y a trouvé que de loyaux

sujets, des hommes d'une haute capacité, d'une surprenante vigueur physique et morale, qui ont entrepris d'immenses travaux, et dont l'activité est infatigable, en un mot une race gardienne vigilante de ses lois, de ses mœurs, de sa religion, de ses institutions et qu'on *n'a jamais* !

Canadiens, vous vous montrerez à la hauteur de votre mission, nous n'en avons aucun doute.

NEMO.

LA GRACE DE DIEU.

Samedi soir, la troupe française représentait à la Salle Bonaventure le drame si tendre, si touchant et si émouvant tout à la fois de *la Grâce de Dieu*. L'auditoire était nombreux et nous avons remarqué avec plaisir quelques nouveaux visages dans la salle. Tant mieux ! cela prouve évidemment que le goût du théâtre se répand parmi nous, et tant que M. Vilbon aura dans son répertoire des pièces telles que le *Roman d'un jeune homme pauvre*, le *Centre de M. Poirier*, ou *la Grâce de Dieu*, il sera sûr et certain que les personnes les plus chatouilleuses sur le point de convenance, les plus prédisposées contre le théâtre en général, parcequ'elles en redoutent les conséquences, finiront par rompre la glace pour venir, comme les autres, applaudir les fortes leçons de morale données au théâtre, dans *la Grâce de Dieu*, par exemple. C'est à ce but que doit tendre toujours le directeur du Théâtre-Français. Et il lui faut rendre pleine et entière justice, il s'est jusqu'ici parfaitement bien acquitté de sa lourde tâche. M. Vilbon travaille réellement pour l'art et la ville de Montréal. Il veut que notre ville soit dotée d'une scène française permanente ; c'est du moins à cela qu'il vise ; c'est pour cela qu'il n'hésite pas à faire les plus grandes dépenses. Il est donc de toute justice que le public montréalais encourage par sa présence M. Vilbon et l'engage par là-même à continuer ses efforts. C'est le vif intérêt que nous portons au Théâtre-Français qui nous dicte ces paroles. Nous espérons qu'elles seront entendues non seulement par nos lecteurs, mais encore par tous les Canadiens, qui ont généralement jusqu'ici témoigné tant de bienveillance à l'entreprise de M. Vilbon.

L'espace nous manque aujourd'hui pour analyser *la Grâce de Dieu*. Presque tout le monde du reste connaît cette pièce. Il est probable que nous reviendrons sur ce sujet. En attendant, nous ne parlerons que de la manière dont a été interprété ce vieux drame populaire.

Mlle Karsh remplissait le rôle de Marie.

C'est lui rendre justice que de dire qu'elle porte à ravir le petit bonnet de paysanne ainsi que la jupe courte. Elle a été simple et naïve et a su nous tirer les larmes des yeux au moment du départ. Elle a été charmante de candeur, lorsqu'elle prend sa leçon de lecture d'André qui lui a écrit une déclaration, et surtout lorsqu'elle lui demande : " C'est très joli cela, mais à qui est-ce adressé ? " Elle a encore été fort étonnée, lorsqu'elle supplie André de la respecter, si véritablement elle est aimée de lui. Elle a fort bien récité sa prière. Selon nous, elle a un peu manqué de pathétique dans son entrevue avec son père, lorsque celui-ci vient lui demander l'aumône, et qu'elle, reconnaissant sa fille, il la maudit. — Enfin elle a bien joué la scène de la folie, ainsi que celle du retour au pays, où elle recouvre la raison en répétant la bénédiction que lui a donnée sa mère à son départ : *à la Grâce de Dieu*.

Bertrand a été excellent dans le rôle du commandeur. Il a des gestes et des intonations que personne n'oubliera, tellement ils sont comiques. Décidément, M. Bertrand se perfectionne de jour en jour et devient l'artiste privilégié du public. L'honneur du paysan pauvre, la crainte qu'il éprouve pour sa fille, le mépris dont il accable Marie, lorsqu'il la croit coupable et lui dit : *vous n'êtes pas ma fille, car une fille ne fait pas l'aumône à son père, ma fille, elle est morte* ; la joie qu'il ressent en voyant revenir celle-ci au pays, folle, mais pure, immaculée, sont à tant de nuances dramatiques que M. Tallot a su parfaitement donner au rôle du père Loustalot.

Edgard est toujours Edgard, c'est-à-dire, qu'il ne peut pas ouvrir la bouche, pas prononcer un mot sans nous faire rire. Il est d'un drolatique, d'une naïveté rares dans le rôle de Pierrot.

M. Barry remplissait le rôle du vicomte Arthur, qui sous le pseudonyme d'André, cherche d'abord à séduire Marie, et ensuite s'prend pour elle d'un véritable amour. Nous lui dirons comme toujours, qu'il s'est montré distingué dans ce personnage, mais qu'il a manqué de chaleur là où il en fallait et où certainement il devait entraîner l'auditoire.

M. Loiret a bien joué le rôle du bailli. Mme Daire a parfaitement bien personnifié la vieille mère-Loustalot, idolâtre de sa fille, et elle nous a tous fait pleurer, lorsqu'elle a donné à Marie sa bénédiction et qu'elle a chanté : *à la Grâce de Dieu* d'une voix entrecoupée de sanglots.

Mme Tallot a été fière et hautaine dans le rôle de la marquise dont elle s'est bien acquittée.

Quant à Mlle Pauline Dupont, elle a été charmante de verve et d'entrain dans *Chou-chou*, qui mange toujours, toujours, et tou-